

## LE PREMIER DES NOTRES - LE FIGARO - 25 août 1944

**François MAURIAC**

A l'heure la plus triste de notre destin, l'espérance française a tenu dans un homme, elle s'est exprimée par la voix de cet homme, de cet homme seul. Combien étaient-ils, les Français qui vinrent alors partager sa solitude. ceux qui avaient compris, à leur manière ce que signifie : faire don de sa personne à la France ?

Mort ou vivants, ses ouvriers obscurs de la première heure, resteront pour nous incarnés dans le chef chef qui les avait appelés et qu'après avoir tôt quitté ils ont suivi, alors que tant d'autres flairaient le vent, cherchaient leur avantages, trahissaient.

C'est vers lui, c'est vers eux que la France déballonnée jette son premier cri, c'est vers lui, c'est vers eux que, détachée du poteau elle tend ses pauvres mains.

Elle se souvient : Vichy avait condamné cet homme à mort par contumace. Le jeune chef français qui le premier en Europe, avait connu, défini les conditions de la guerre nouvelle recevait l'anathème d'un vieux maréchal aveugle depuis vingt ans. La presse des valets français, au service du bourreau. le couvrait d'outrages et de moqueries. Mais nous, durant les soirs de ces hivers féroces, nous demeurions l'oreille collée au poste de radio, tandis que les pas de l'officier allemand ébranlaient le plafond, au-dessus de nos têtes. Nous écoutions, les poings serrés, nous ne retenions pas nos larmes, nous courions avertir ceux de la famille qui ne se trouvaient pas à l'écoute : « Le Général de Gaulle va parler... il parle ! » Au comble du triomphe nazi, tout ce qui s'accomplit aujourd'hui sous nos yeux était annoncé par cette voix prophétique.

A cause de lui, à cause de ceux qui ont eu part les premiers à sa solitude, nous n'avons pas perdu cœur. En ce temps-là notre œil n'osait mesurer l'interminable calvaire qui nous restait à gravir et nous n'imaginions pas, que ce français saurait acquérir d'autres titres à notre gratitude infinie. Mais lorsque, d'année en année, nous l'avons vu défendre la souveraineté de la France humiliée et vaincue, comme nous l'avons aimé pour cette dignité patiente et jamais en défaut ! Comme nous étions avec lui durant ces débats que nous devinions épuisants et comme à certaines heures nous avons pressenti, nous avons partagé sa souffrance !

Ah ! qu'on nous comprenne surtout ! dissipons dès le premier jour l'équivoque : en 1830 et en 1850, lorsque les classes dirigeantes françaises se ruèrent aux genoux de Louis-Philippe et du Prince Président, elles cédaient à des sentiments excusables sans doute, mais qui aujourd'hui nous paraissent abjects. Est-il besoin de l'affirmer ?

Aucun d'entre nous, aucun homme de la Résistance n'a jamais pensé au général de Gaulle comme un soldat à poigne qui maintiendra par la force le peuple dans l'obéissance et qui défendra, l'épée à la main les privilèges de quelques-uns.

Il demeure au contraire à nos yeux ce qu'il fut dès le premier jour, ce défenseur que la liberté trahie vit se lever tout à coup. En ce temps-là sur la France matraquée, les Maurassiens de Vichy, en tremblant de joie, essayaient enfin leur système. Alors, ce français qui par une prédestination mystérieuse, avait reçu en héritage le nom même de la vieille Gaule, essuya les crachats sur la face de la République outragée. Et nous, il faut bien l'avouer, qui, depuis notre adolescence, ne croyons guère plus en elle, nous l'avons reconnue enfin, cette République de nos pères, nous avons eu foi en sa résurrection.

Ce dépôt que la France, trahie et livrée à ses ennemis, avait confié à de Gaulle voici qu'il nous le rapporte aujourd'hui - non pas à nous seuls, bourgeois français, mais à tout ce peuple dont chaque parti, chaque classe a fourni son contingent d'otages et de martyrs. Sa mission est de maintenir dans la France restaurée une profonde communion à l'image de celle qui, dans les fosses communes, creusées par les bourreaux, confond les corps du communiste et du prêtre assassinés.

Cette mission, le général de Gaulle ne s'en est pas investi lui-même. Dès que les prisonniers et les déportés seront sortis de leur enfer, la France sera appelée à ratifier le suffrage des millions de morts et de vivants qui ont tout donné pour que ce jour entre les jours se lève enfin.

La Quatrième République est la fille des martyrs. Elle est née dans le sang, mais dans le sang des martyrs. Ce sang des communistes, des nationaux, des chrétiens, des juifs, nous a tous baptisés du même baptême dont le Général de Gaulle demeure au milieu de nous le Symbole vivant. Que de tendances héritées ou acquises il a dû vaincre pour devenir cet homme qui a exprimé l'âme tout entière, l'âme indivisible de la pauvre France, divisée contre elle-même ! Que d'habitudes d'esprit il a dû surmonter ! A chacun de nous de remporter sur lui-même cette victoire.

Nous sommes sans illusion sur les hommes ; nous savons bien que la plupart cherchent leur intérêt. Le but à atteindre pour nous, c'est que la IV<sup>e</sup> République entre dans l'Histoire telle que l'ont rêvée ceux qui ne cherchaient pas leur intérêt puisqu'ils ont donné leur Vie ; c'est de sculpter avec amour cette République à la ressemblance du visage invisible qui reçut le dernier regard de Gabriel Péri, de l'abbé Tiat, de Decour, de Politzer, du R.P. Guilhaire, de Pironneau, d'Estienne d'Orves, de l'abbé Gilbert...

Ce soir, je songe aux vers du vieil Hugo : dont j'ai souvent bercé ma peine, durant ces quatre années

*O libre France enfin surgie !*

*O robe blanche après l'orgie !*

Cette robe blanche, Dieu veuille qu'elle demeure pareille à la tunique sans couture du Christ, qu'elle demeure indéchirable, qu'aucune force au monde ne dresse plus jamais les uns contre les autres ces français que, dans la Résistance, le Général de Gaulle a unis.

**François MAURIAC**, de l'académie française.